

PS

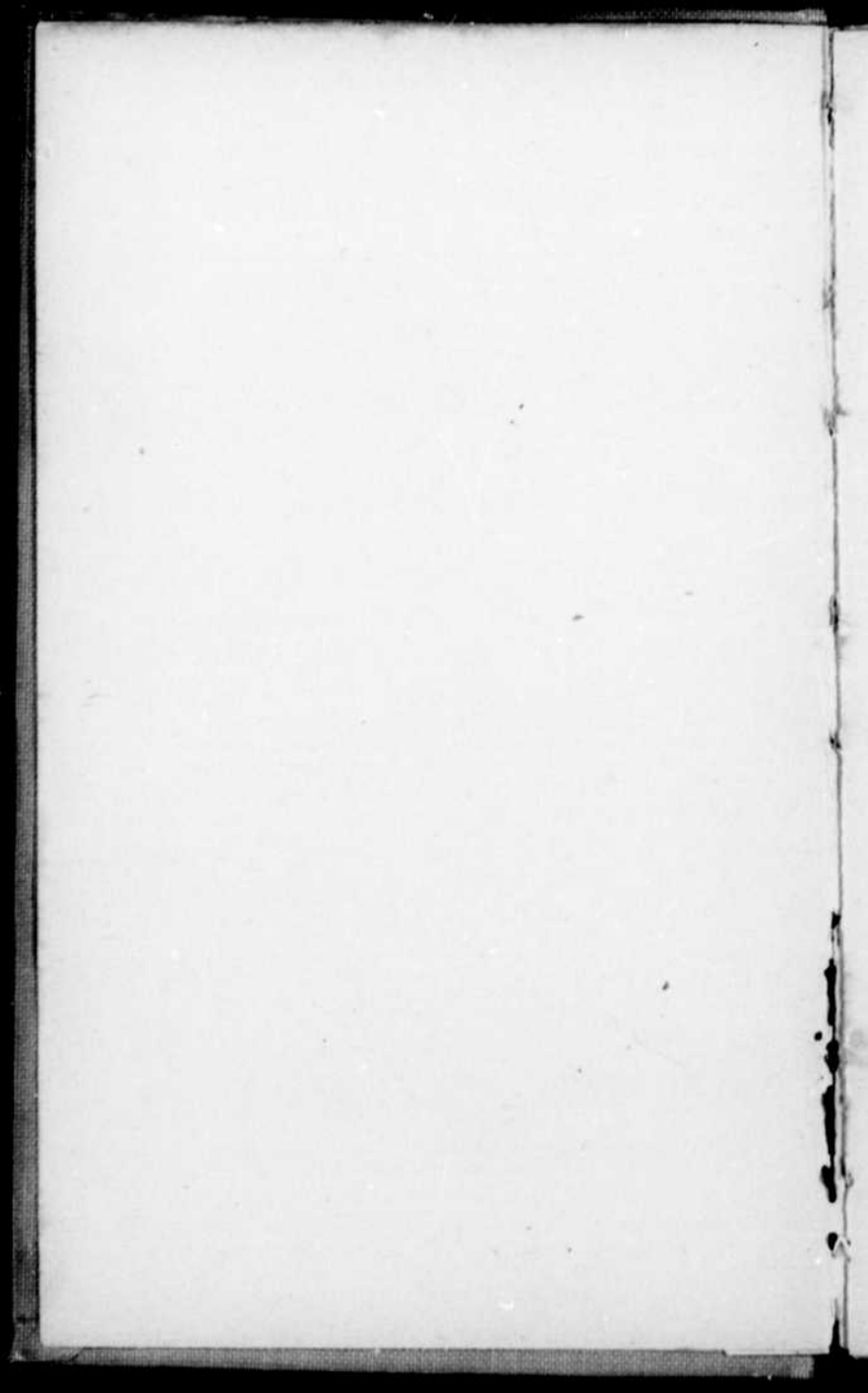
9523

A26R45

1931

36

LA  
**REINE**  
DE  
**NAINVILLE**



BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION DOLLARD

Droits réservés, Canada 1931  
par Librairie Beauchemin Limitée, Montréal.

Copyright U. S. A. 1931.

N° 336 B

PS  
9523  
A26R45  
1931

Imprimé au Canada — Printed in Canada.

LA REINE DE NAINVILLE

suivi

d'autres contes.



Madame A. B. Lacerte

# La Reine de Nainville

*suivi de*

**Grivette,**

**L'avare,**

**Le nid au pied du rocher,**

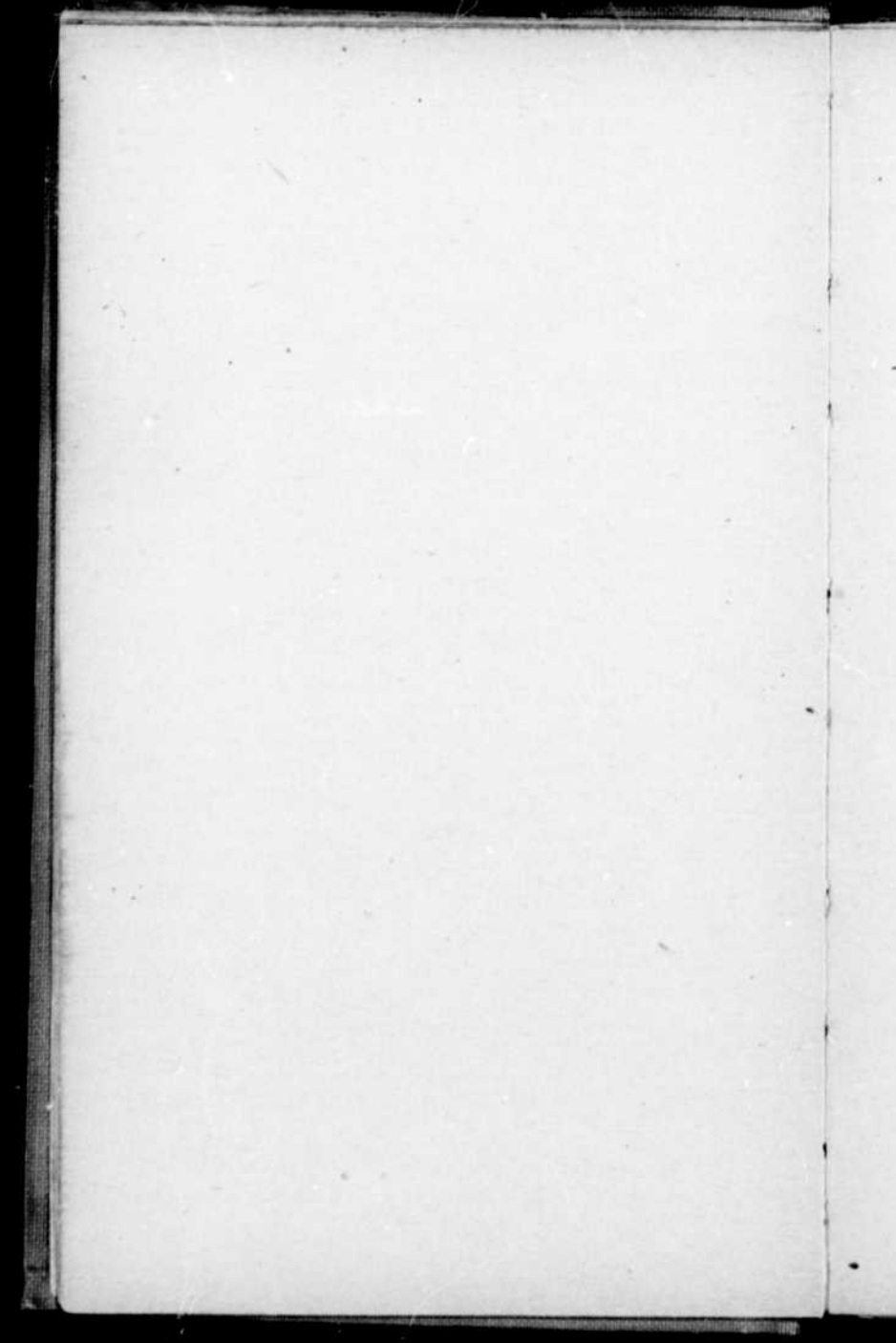
**Le parapluie de famille.**



**MONTREAL**

**Editions Beauchemin**

1931



## PRÉFACE

---

— Encore un livre de contes!

— Eh! oui.

Rien n'est plus agréable que d'écrire pour les enfants, me semble-t-il. L'enfant est un lecteur si enthousiaste, si crédule, si... sérieux! Les contes, pour lui, c'est la réalité, et tandis que j'écris quelque récit pour les tout petits, je crois voir leurs yeux intéressés fixés sur moi. Avant d'écrire un conte, je me crée un auditoire de petits neveux et nièces, et, par l'imagination, je les vois, suspendus à mes lèvres, écoutant les choses merveilleuses que je leur raconte.

Lors d'une promenade que je fis, tout récemment, dans la province de Québec, la mère de Gaston (le héros de l'un de mes contes) m'amena sa petite nièce, Marguerite, âgée de cinq ans, et elle lui dit:

— Tiens, vois, Marguerite, c'est cette dame qui a écrit le conte pour Gaston.

*Alors, Marguerite, à ma grande surprise, se mit à pleurer. Lui ayant demandé la cause de ses larmes, elle me répondit :*

*— Pourquoi que vous avez laissé le méchant essayer de brûler les yeux à Gaston, à'abord ?*

*Voilà l'enfance. N'est-ce pas encourageant d'écrire pour elle?...*

*J'ai pris pour sujet de quelques-uns de mes contes, les coutumes qui existaient, jadis, (qui existent encore peut-être) dans la province de Québec. Belles et touchantes coutumes qui, malheureusement, vont toujours s'effaçant, mais dont le souvenir ne devrait jamais disparaître complètement. Puisse ce modeste volume contribuer à faire revivre ces vieux usages, ces vieilles traditions, et qu'ussent les enfants qui me liront, apprendre à les respecter toujours.*

*Le succès et la popularité d'une œuvre est problématique; cependant c'est avec une certaine confiance que je lance ce recueil de contes, car j'ose espérer que plus d'un jeune cœur y trouvera des joyaux à sa convenance.*

MME A. B. LACERTE.

## La Reine de Nainville



Il se dirigea vers l'endroit d'où venait le sanglot, et il aperçut, assise... (page 25).

## LA REINE DE NAINVILLE

**M**IGNONNETTE avait seize ans.  
Mignonnette était une naine.

A l'âge de sept ans, elle avait cessé de grandir, et comme ses traits étaient restés fins et délicats, comme ceux d'un enfant de sept ans, et que sa chevelure descendait en boucles au-dessous de sa taille, vous n'auriez jamais supposé qu'elle fût naine, excepté pour deux choses : elle portait ses robes plus longues que ne les porte généralement une enfant de sept ans, et ses yeux... Ces yeux-là avaient connu les larmes. Non pas les larmes de l'enfance, suscitées par le désir de bonbons ou de jouets : mais les larmes amères, les larmes du cœur, les larmes que les croix et les épreuves de la vie font couler.

Pauvre petite Mignonnette ! Pauvre pe-

tite naine! C'avait été un jour néfaste pour elle que celui où sa mère chérie était morte!... Mignonnette avait douze ans quand sa mère, Mme Ives, s'en était allée au ciel, laissant à son mari le soin de leur unique enfant.

Quand, vers l'âge de sept ans, Mignonnette cessa, tout à coup, de grandir, Mme Ives eut un bien gros chagrin. Comment! Sa chère petite, sa Mignonnette bien-aimée serait une naine! Pourquoi! Oh! pourquoi le ciel la punissait-il ainsi?... Le corps souple et mignon de sa fille resterait toujours le même, tandis que son visage, son visage d'ange, vieillirait et sa Mignonnette deviendrait, plus tard, un objet de curiosité et de pitié...

Ces pensées attristèrent tellement Mme Ives qu'elles finirent par lui causer une prostration nerveuse qui, à la longue, devint fatale; puis, un soir, elle mourut entre les bras de son mari, les yeux fixés sur sa pauvre petite Mignonnette.

## II

La douleur de M. Ives, à la mort de sa femme, fut intense; il l'avait tant aimée! Mais, peut-être à cause de son intensité même, cette douleur s'usa vite, et il y avait à peine un an que la mère de Mignonnette était morte que M. Ives convola en secondes noces.

Cette seconde femme était la plus misérable créature imaginable. Elle était parvenue à cacher les laideurs de son caractère au veuf épris; mais, quand elle fut devenue Mme Ives, elle donna libre cours à ses mauvais instincts et son mari eut plus d'un échantillon des mauvaises dispositions de sa nouvelle épouse. La nouvelle Mme Ives devint aussi, pour Mignonnette, la plus terrible des marâtres.

Il y a des choses, mes enfants, qui semblent être tout à fait contre nature, mais qui existent, tout de même. Ainsi, qu'une femme qui épouse un veuf puisse maltraiter les enfants de son mari, de pauvres

petits orphelins qui n'ont pas de mère pour les défendre et les protéger, qui sont à la merci de leur belle-mère, qu'elle peut martyriser toujours et sans cesse, sans qu'ils osent se plaindre, de peur d'être maltraités davantage, c'est, pour ainsi dire, tragique. Pauvre Mignonnette! Il y avait à peine huit jours que Mme Ives était installée dans la maison que la petite naine devint un véritable pâtre. Malgré sa taille exiguë, c'est Mignonnette qui faisait les lavages du linge et de la vaisselle et aussi les balayages; M. Ives étant absent toute la journée, l'enfant était sans défenseur. Si elle osait se plaindre de la fatigue, sa belle-mère la battait avec une courroie en cuir, qu'elle tenait toujours à portée de sa main. Mme Ives se gavait de bonnes choses à table: les viandes saignantes, les tartes, les gâteaux, les confitures et les fruits étaient son menu journalier; Mignonnette, elle, mangeait les restes, ou bien du pain sans beurre, avec un verre d'eau.

Il y avait deux ans, jour pour jour, que M. Ives s'était remarié, quand il mourut d'une pneumonie, laissant Mignonnette seule au monde, avec la marâtre dont la pauvre petite était la martyre.

Or, un soir, alors que Mignonnette lavait la vaisselle du souper, elle eut la malchance de laisser tomber par terre un plat en cristal, trop pesant pour ses doigts délicats, qui fut réduit en miettes, nécessairement. Vous voyez cela d'ici ? . . . Mme Ives, folle de colère, accourut dans la cuisine, elle prit la courroie en cuir et battit Mignonnette, jusqu'à ce qu'elle s'évanouit.

Quand Mignonnette revint à elle, sa belle-mère l'éclaboussa des plus viles injures, puis elle la mit dehors, quoiqu'il fit déjà nuit.

Voilà donc Mignonnette, chassée de la maison de son père, et errant sur la grande route, seule au milieu de la nuit. Pauvre, pauvre Mignonnette ! Pauvre malheureuse petite naine ! Pauvre petite orpheline !

## III

Le corps tout meurtri, fatiguée, épuisée, affaiblie par le manque de nourriture et par les mauvais traitements qu'elle avait reçus, Mignonnette se traînait sur la route. Elle parvint enfin à l'entrée d'un bois et elle résolut de s'y reposer un peu. Elle s'étendit au pied d'un tremble et aussitôt, elle s'endormit profondément, pour ne s'éveiller que quand le soleil fut haut à l'horizon.

Quelle fut sa surprise, en s'éveillant, d'apercevoir cinq fillettes assises en rond autour d'elle!

Aussitôt que Mignonnette ouvrit les yeux, les cinq fillettes lui sourirent, et l'une d'elles dit :

— Nous te connaissons; tu es Mignonnette la naine.

— Vous me connaissez ? s'écria Mignonnette.

— Oui, nous te connaissons bien, et, sans que tu le saches, nous veillons sur toi, depuis longtemps.

— Qui êtes-vous ? demanda Mignonnette.

Et chacune de répondre, à tour de rôle :

— Moi, je suis la fée Brin-d'Herbe.

— Moi, je suis la fée La-Broussaille.

— Moi, je suis la fée Le-Chardon.

— Moi, je suis la fée La-Liane.

— Et moi, je suis la fée Le-Sentier.

— O bonnes fées, s'écria Mignonnette, que je suis heureuse de faire votre connaissance ! J'ai tant entendu parler de vous ; ma mère, qui s'en est allée au ciel, me racontait des choses merveilleuses sur votre compte.

— Tiens, Mignonnette, dit la fée La-Liane, si tu as faim, voici des fruits, du miel et des pétales de roses confits.

Ce disant, les fées étendirent devant Mignonnette un véritable festin, et comme elle avait bien faim, elle mangea de bon appétit. Quand elle fut rassasiée, la fée Brin-d'Herbe prit les restes du festin, puis elle s'écria :

— Venez, petits oiseaux du bon Dieu,

venez ! Je veux distribuer entre vous les restes du repas de Mignonnette !

Aussitôt, un grand nombre d'oiseaux vinrent voltiger autour de Mignonnette et des fées. En un clin d'œil, les miettes du festin eurent disparu, puis les gentils oiseaux, se perchant dans le tremble qui avait servi d'abri à Mignonnette durant la nuit, gazouillèrent leurs plus beaux chants, pour remercier les fées du bon repas qu'elles venaient de leur donner. Les branches du tremble plièrent jusqu'au sol, sous le poids, bien léger pourtant, de tous ces oiseaux, et Mignonnette put prendre dans ses mains de belles grives, des hirondelles, des chardonnerets, des perdreaux, qui ne s'effarouchèrent pas, se laissant caresser doucement par la petite naine.

— Maintenant, dit la fée Le-Chardon, viens, Mignonnette ; nous allons te conduire où tu es attendue.

— Où je suis attendue ! s'écria Mignonnette. Mais... personne ne m'attend... Hélas ! Je n'ai plus personne au monde qui m'aime ou qui m'attende.

— Tu dois te fier à nous, Mignonnette, dit La-Broussaille, et nous suivre sans hésiter et aussi sans nous questionner. Viens ! Il faut que nous soyons parvenues à destination avant le coucher du soleil.

— Je vais vous suivre, répondit Mignonnette. Chères fées, vous avez été si bonnes pour moi ; comment ne me fierais-je pas à vous ?

Les fées entourèrent Mignonnette et toutes s'en allèrent, d'un pas léger à travers le bois.

Il pouvait être six heures du soir quand elles arrivèrent en vue d'une ville qui avait un aspect étrange : les maisons de cette ville étaient toutes petites et les rues étaient désertes. A cette heure, tous les habitants de cette ville étaient à souper, sans doute.

On arriva enfin près d'un grand jardin, entourant une maison de plus grande dimension que les autres et surmontée de tourelles. Qu'était-ce que cette ville étrange ? Qu'était-ce que cette maison, entourée de ce jardin qui ressemblait plutôt à un

parc, tant il était considérable et splendide ?

Ces questions, Mignonnette voulut les poser aux fées qui l'accompagnaient ; mais, quand elle se tourna de leur côté pour leur adresser la parole, les fées n'étaient plus là ; elles avaient disparu.

— Les fées m'ont abandonnée ! se dit Mignonnette.

Elle se jeta au pied d'un orme, puis elle éclata en sanglots.

#### IV

Cette ville étrange, très étrange même, aux portes de laquelle Mignonnette vient de s'arrêter, c'est Nainville.

Ce parc, dans lequel les petites fées viennent d'abandonner Mignonnette, c'est celui qui entoure le palais royal.

Tous les habitants de Nainville sont des nains.

Le roi de Nainville est un nain ; nains aussi sont les messieurs et les dames de la cour.

Le roi de Nainville, quoiqu'il fût bien jeune encore, était veuf, depuis près d'un an. Or, depuis que la reine, sa femme, l'avait quitté, le roi s'ennuyait à mourir dans son palais, et, un jour, une rumeur circula dans Nainville: Sa Majesté songeait à se remarier. Vous le pensez bien, toutes les jeunes filles de Nainville et aussi toutes les dames de la cour qui n'étaient pas mariées, se rendirent on ne peut plus aimables auprès du roi. Ce serait un grand bonheur, et un grand honneur, d'épouser le roi de Nainville, assurément! De plus, que ce serait charmant d'être toujours vêtue d'une robe à traîne, d'un manteau de pourpre, bordé d'hermine, de porter continuellement une couronne sur sa tête et un sceptre à la main!

Cependant, le roi, quoiqu'il apprécîât, certes, les grâces des dames de Nainville, n'en trouvait pas une qui répondit à l'idéal qu'il avait rêvé: celle qu'il épouserait serait belle, douce, et elle posséderait toutes les vertus et qualités. (La défunte reine

avait été un modèle de toutes les perfections, voyez-vous!)

Un soir, le roi sortit de son palais et alla faire une petite promenade dans le parc royal. Comme il s'ennuyait le roi de Nainville!!

—Je sais ce que je vais faire, se dit-il; je vais partir à la recherche de la future reine de Nainville... Je partirai demain, et m'en irai... jusqu'au bout du monde, s'il le faut. Oui, c'est décidé; demain, je partirai!

Un sanglot, venant de tout près, interrompit les pensées du roi. Qui pleurait ainsi?... Il se dirigea vers l'endroit d'où venait le sanglot et il aperçut, assise au pied d'un arbre (un orme) une mignonne créature, qui pleurait toutes ses larmes.

— Pauvre petite! dit le roi. Qui êtes-vous, et pourquoi pleurez-vous ainsi?

— Je me nomme Mignonnette, répondit celle qui pleurait, puis elle leva les yeux sur le roi de Nainville.

Aussitôt le roi s'inclina galamment et reprit:

— Je vous demande pardon, Mademoiselle... Mais... vous pleuriez...

— Sire! dit Mignonnette, en faisant une profonde révérence, car elle vit bien que c'était un roi qui lui parlait, à cause du long manteau de velours pourpre qui recouvrait ses épaules, à cause aussi de la couronne constellée de pierres précieuses qu'il tenait à la main.

— Dites-moi la cause de vos larmes, Mademoiselle Mignonnette, dit le roi, et si je puis quelque chose pour vous...

— Hélas! répondit Mignonnette, les fées m'ont abandonnée ici... Elles m'ont persuadée de les suivre, sous de faux prétextes, me disant que j'y étais attendue. Or, Votre Majesté...

— Les fées vous ont dit que vous étiez attendue ici, Mademoiselle Mignonnette! ... Peut-être l'êtes-vous, en effet, ajouta le roi, avec un sourire que Mignonnette trouva on ne peut plus mystérieux. Racontez-moi toute votre histoire, voulez-vous, Mignonnette?

Mignonnette raconta toute sa vie au roi de Nainville.

— Pauvre pauvre Mignonnette! s'écria le roi. Tenez, accompagnez-moi à mon palais, voulez-vous?... Le temps des épreuves est à jamais passé pour vous, soyez-en certaine. Venez! reprit-il, en lui offrant le bras.

Arrivés au palais, le roi fit mander une des vieilles dames de la cour et lui dit, en désignant Mignonnette:

— Madame Lepetit, je confie à votre cœur maternel cette jeune fille... Elle se nomme Mignonnette. Elle remplacera auprès de vous votre pauvre petite-fille Minuscule, qui, maintenant, n'est plus.

Madame Lepetit ouvrit grands ses bras pour y recevoir Mignonnette, qu'elle pressa sur son cœur, en murmurant:

— Chère petite! Combien je vais vous aimer!!

Ce qui devait arriver arriva; le roi s'éprit de Mignonnette, et bientôt, il annonça à toute sa cour et il fit annoncer dans les

rues de Nainville qu'il allait épouser celle que les fées avaient conduite jusqu'aux portes de son palais.

La veille de son mariage avec le roi de Nainville, Mignonnette reçut, en cadeau, une splendide robe et aussi un superbe voile de noces. Cette robe était si belle, si belle, que toutes les dames de la cour envièrent à Mignonnette sa possession. Et le voile, donc !

On eût dit que la robe de noces de Mignonnette avait été faite de pétales de roses blanches, de lys, de muguets, de marguerites et de chrysanthèmes, et toute cette blancheur satinée miroitait, comme si les rayons du soleil couchant s'y fussent reflétés. Le voile était fait de toiles d'araignées, brillant, au soleil, comme des fils d'argent, et comme, sur ce voile, des gouttes de rosée s'étaient cristallisées, on eût dit qu'il était tout parsemé de diamants.

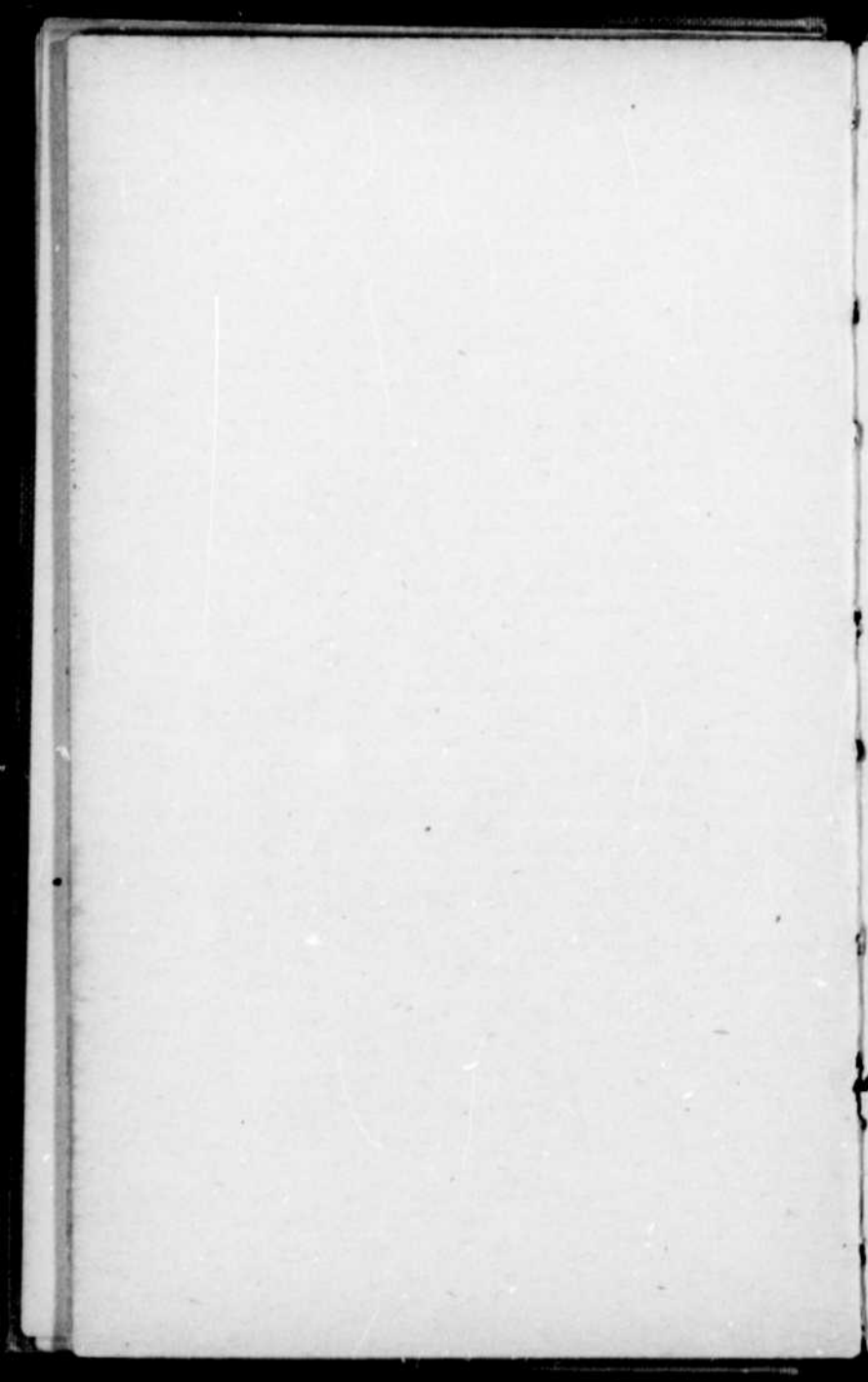
Accompagnant cette unique toilette de noces, était un billet, ainsi conçu :

«A la gentille Mignonnette, les fées Brin-d'Herbe, La-Broussaille, Le-Char-don, La-Liane et Le-Sentier envoient cette robe de noces, dont elles (les fées) ont foulé, elles-mêmes, l'étoffe. Quant au voile, il lui plaira, nous le savons, car les araignées l'ont tissé, et les araignées, comme les fées, sont d'habiles ouvrières. Nos meilleurs vœux à la future reine Mignonnette!

P.S. — N'est-ce pas que tu étais attendue au palais du roi de Nainville, Mignonnette?... Aux fées, tout est connu.»

Depuis longtemps, maintenant, Mignonnette a oublié les mauvais traitements qu'elle eut à subir lorsqu'elle était à la merci d'une marâtre.

Mignonnette est parfaitement heureuse et elle remplit avec grâce et dignité ses fonctions de Reine de Nainville.



## Grivette



Va maintenant retrouver tes soeurs, petite grive.  
Moi, je pars.'. (page 41).

## GRIVETTE

**P**ERCHÉES sur une large feuille de palmier, deux grives causaient ensemble.

Si vous aviez essayé de comprendre ce que disaient ces grives, vous n'y seriez pas parvenus, mes enfants, car le langage des oiseaux n'est qu'un doux gazouillement. Mais les grives, les hirondelles, les chardonnerets, les passereaux, etc., se comprennent très bien.

— Mère, disait la plus jeune des deux grives, quand partons-nous ?

— Partir ?... demanda la mère-grive.

— Mais oui, partir, dit la jeune grive, qui avait nom Grivette.

— Je ne comprends pas bien pourquoi... commença la mère-grive.

— Mère, dit Grivette, vous souvenez-vous, tout l'hiver dernier, combien sou-

vent vous m'avez parlé de ce beau pays, le Canada, où je suis née et où nous devions retourner, aussitôt que reviendrait le printemps ?

— Oui, je me souviens, répondit la mère-grive.

— Eh bien ! le printemps est revenu ; partons !

— Il est encore trop tôt pour partir, petite. Nous partirons, sûrement : mais, partir maintenant, ce serait très imprudent, et nous le regretterions amèrement.

— J'ai tant hâte de voir ce beau pays dont vous m'avez raconté de si merveilleuses choses ! dit Grivette. Partons, mère, partons !

Mais la mère-grive, qui avait acquis l'expérience des printemps canadiens, ne voulut pas se rendre aux désirs de son oiselet ; ce que voyant, un bon matin, la jeune grive partit, après avoir dit adieu à sa mère.

Les grives aiment notre beau pays ; c'est pourquoi elles viennent en si grand nombre, chaque printemps.

Voilà donc la jeune grive qui s'envole, à tire d'ailes, dans la direction du Canada. Elle avait passé la froide saison en Californie, où règne un éternel été, et comme elle avait, en compagnie de sa mère, quitté le Canada aux premiers froids du dernier automne, elle était loin de s'imaginer ce que lui réservait le jeune (trop jeune) printemps canadien.

Quand la petite grive arriva sous le ciel canadien, vers la fin de mars il faisait un temps idéal. Le soleil, ce soleil du printemps qui réjouit tant le cœur, brillait dans tout son éclat; de plus, ses rayons étaient brûlants.

— Vraiment, se dit la jeune grive, j'ai bien fait de partir... Mais... que c'est singulier de voir ces arbres dépouillés et... mais, oui... il y a sur le sol une sorte d'ouate blanche qui semble être très froide... Est-ce cela qui s'appelle la neige?... Voici de grandes forêts; pourtant, je n'aperçois ni feuillage, ni herbe, ni fleurs... Qu'importe, après tout; le soleil est

chaud, l'atmosphère est pure, et ce pays est beau, si beau, malgré sa nudité!... J'y suis, j'y reste!

Bientôt, le soleil se mit à décliner à l'horizon et la grive devint légèrement inquiète, car elle comprit vite qu'une fois le feu du soleil éteint, il ferait froid. Elle se mit donc en quête d'un abri pour la nuit. Pas de feuillée sous laquelle elle pût se blottir. . . . Mais, voici un hangar, et sous ses combles elle passerait la nuit.

Le lendemain, le soleil se leva, encore brillant et chaud. Grivette voltigeait, heureuse, sous l'astre réchauffant. Plus d'un aperçut la jeune grive, arrivée la première, pour annoncer le printemps. On lui jetait des miettes de pain et, comme l'eau des ruisseaux et des rivières était débarrassée de ses glaces, Grivette pouvait se désaltérer à l'aise. . . . Oh! qu'il était beau, beau ce pays, et combien elle était heureuse d'y être arrivée enfin!!

Grivette vint se poser sur un arbre dans lequel toute une volée de passereaux s'é-

taît perchée. Les passereaux furent très surpris d'apercevoir la grive et ils lui firent les observations suivantes :

— D'où viens-tu, "grive frileuse" ? (c'est ainsi que les passereaux désignent les grives.) Voyez donc la "grive frileuse" ! disaient-ils, en haussant les ailes, d'un air méprisant.)

— Je viens de la Californie, répondit Grivette.

— Et que viens-tu faire en ce pays ? demanda le plus âgé des passereaux.

— Ce que tu fais toi-même, cher passereau, dit la grive ; y vivre.

— Eh bien ! Je t'en souhaite ! dit inélegamment un autre passereau. Tu vas geler ici . . . Tu aurais mieux fait de rester en Californie, crois-moi !

— Comment te nommes-tu ? demanda un tout jeune passereau.

— Je me nomme Grivette, répondit doucement la grive.

— *O charmante Grivette,  
Si frileuse et fluette,  
Hâte-toi de partir;  
Ici, tu vas mourir!*

se mit à chanter un des passereaux, en se moquant de Grivette.

— Ma mère ne voulait pas que je parte, dit Grivette; je suis partie quand même.

— Tu as désobéi à ta mère! Bien sûr, tu t'en repentiras!

— Tu n'es qu'une sotte d'avoir quitté la Californie si tôt!

— Oui! Oui! bien sotte!

— Qu'est-ce qui t'a pris, hein?

Pauvre Grivette!... Se voyant injuriée ainsi par les passereaux (qui sont d'un grand sans-façon, comme vous le savez) elle prit son vol et s'enfuit loin de ces méchants oiseaux...

Le lendemain, quand Grivette voulut reprendre sa volée, elle chercha en vain le soleil; le temps était sombre, et bientôt, la neige se mit à tomber à gros flocons.

— Ah! se dit-elle, pas de soleil aujourd'hui... Il neige...

La grive n'eut pu dire comment elle passa cette journée, qui semblait aller toujours se refroidissant. Quand il fit presque nuit, elle partit à la recherche d'un abri. Apercevant une maison abandonnée, elle y entra.

En entrant, Grivette vit, perchés sur une fenêtre, et qui dormaient, une dizaine de passereaux; elle s'approcha d'eux et leur demanda :

— Passereaux, chers passereaux, laissez-moi me percher entre vous, je vous prie! J'ai froid, si froid!

Les passereaux, tirés subitement de leur sommeil, furent de très mauvaise humeur, vous le pensez bien.

— Va-t-en! dirent-ils à la pauvre petite grive.

— S'il vous plaît! supplia Grivette. Rien qu'une petite place à vos côtés!

Les passereaux ne répondirent pas, cette fois, mais, à coups de bec, ils chassèrent la grive, qui partit, le cœur bien gros.

Voltigeant tout près du sol, soudain, Grivette s'arrêta, et elle vit, au pied d'un peuplier, cinq oiseaux bleus... morts. Morts!... Le froid les avait tués, sans doute, ces pauvres petits!

— C'est le sort qui m'est réservé... cette nuit même, se dit la grive. O ma mère, ma mère, combien je regrette de vous avoir désobéi!

— Caw! Caw! Caw! fit une voix, en ce moment.

Grivette leva les yeux et elle aperçut, perchée sur la plus haute branche du peuplier, une corneille.

— Corneille, chère corneille, dit la grive, prends pitié de moi et dis-moi où je pourrais trouver un gîte pour la nuit! J'ai froid, bien, bien froid!

— Caw! Caw! Caw! croassa la corneille, puis elle s'enfuit à tire d'ailes.

La grive, décidée de ne pas se laisser abandonner ainsi, partit à la poursuite de la corneille. Celle-ci voltigea pendant quelques minutes, puis elle disparut sous le

toit d'une étable. Bien vite, Grivette l'eut rejointe.

— Corneille, chère bonne corneille, lui dit-elle, laisse-moi me blottir auprès de toi! Si tu savais comme je souffre du froid!

— Caw! Caw! Caw! répondit la corneille; mais elle ne bougea pas.

— Chère, chère corneille, n'auras-tu pas pitié?... Je viens de voir cinq beaux oiseaux bleus, morts — morts, entends-tu? — morts de froid, au pied d'un peuplier... O bonne corneille, prends pitié de moi!

La corneille ne dit mot, mais elle souleva une de ses noires ailes, sous laquelle la grive se blottit.

Tant que l'été ne fut pas arrivé, la corneille prit soin de la grive, l'abritant sous son aile, chaque nuit.

Quand, enfin, les grives furent revenues, nombreuses, la corneille dit à Grivette:

— Va, maintenant retrouver tes sœurs, petite grive. Moi, je pars... Nos goûts

ne sont pas les mêmes, vois-tu; toi, tu aimes les environs des villes, les jardins, les fleurs; moi, je préfère les champs, et je fais mes délices des grains que le laboureur sème dans les sillons.

— Il m'en coûte de te quitter, chère bonne corneille! dit la grive. Tu as été si bonne, si bonne pour moi!... On te craint, mais...

— Oui, on me craint, parce que je suis si noire et que ma voix est si rude... Mais, tu le sais, sans doute, Grivette, il ne faut jamais juger par les apparences, car les apparences sont souvent trompeuses...  
Adieu, Grivette!

— Adieu!



## L'avare



Tous deux vinrent donc, à pas de loup, jusqu'à sa porte... (page 48).

## L'AVARE

— Grand'mère serait-elle véritablement avare ?

— Je le crains... J'en suis même certain.

— C'est un gros péché l'avarice, n'est-ce pas, Maurice ?

— Bien... on le dit; c'est un défaut détestable, dans tous les cas.

La conversation ci-dessus s'échangeait le 2 janvier 19... entre Jeanne et Maurice Vieuville, âgés respectivement de huit et dix ans. Jeanne et Maurice étaient les plus jeunes et les seuls survivants d'une nombreuse famille. M. et Mme Vieuville ayant vu sept de leurs enfants mourir, tous en bas âge. Jeanne et Maurice étaient adorés de leurs parents et aussi de leur grand'mère, la mère de M. Vieuville, qui demeurait avec eux. "Grand'mère": c'est

ainsi que la nommaient même M. et Mme Vieuville, cette bonne vieille si douce, si bonne, si dévouée et si tendrement vénérée de tous.

Mais, qu'est-ce qui pouvait bien justifier les remarques de Jeanne et de Maurice à propos de grand'mère? . . . C'est un jugement joliment grave que celui qu'ils viennent de porter sur leur aïeule. L'avarice, comme le disait Maurice, si ce n'est pas un péché grave, c'est bien le pire des défauts, et jusqu'à il y avait quelques mois, Jeanne et Maurice auraient parié que grand'mère était le modèle de toutes les perfections. Cependant . . .

La veille, on avait, chez les Vieuville, échangé des souhaits et des cadeaux du jour de l'an, comme on le faisait chaque année, à pareille date. Les deux enfants avaient été comblés de cadeaux par leurs parents, quoiqu'on ne fût pas riche chez les Vieuville. A grand'mère, M. et Mme Vieuville avaient donné, chacun, un billet de banque; Jeanne et Maurice lui avaient

donné un peu d'argent, eux aussi; cet argent, ils l'avaient économisé expressément pour lui en faire cadeau... Grand'mère, elle, n'avait rien donné...

C'était bien la première fois que pareille chose arrivait! Sans doute, grand'mère était pauvre, puisqu'elle vivait aux dépens de son fils M. Vieuville; mais elle avait de petites économies, Jeanne et Maurice en étaient certains. Certes, ni Jeanne ni Maurice ne regrettaient le cadeau annuel de grand'mère; mais ils étaient peinés de constater qu'elle avait un défaut, un terrible défaut, selon eux. L'avarice est le pire des défauts, et comment grand'mère pouvait-elle s'y livrer, à son âge, à la veille qu'elle était de mourir et de comparaître devant le Grand Juge!

— Maurice, dit Jeanne, tout à coup, je puis te prouver que nous ne nous trompons pas en ce qui concerne l'avarice de grand'mère... Ce soir, quand elle se retirera dans sa chambre, nous monterons dans nos chambres, nous aussi et... tu verras...

— Je verrai... quoi? demanda Maurice.

— Tu verras des choses qui te surprendront et...

— Maurice! cria, en ce moment, Mme Vieuville. Cours donc au-devant de grand'mère. Je l'aperçois, là-bas, qui s'en revient de l'église. Je lui avais pourtant donné de l'argent afin qu'elle pût prendre un tramway; mais elle a préféré marcher, c'est évident. Elle a l'air épuisée. Cours, Maurice! Hâte-toi!

Maurice et Jeanne échangèrent un regard: ce n'était pas la première fois que cela arrivait. Bien souvent, ils avaient vu grand'mère marcher de la maison à l'église et de l'église à la maison, quoiqu'elle eût dans sa bourse le prix de billets de tramway, et malgré son grand âge et son extrême faiblesse, ne se privait-elle pas de priser, depuis quelque temps aussi, afin de mettre de côté les quelques sous que M. Vieuville lui donnait, chaque semaine, pour s'acheter du tabac?... Vraiment,

c'était à n'y rien comprendre!... Oui, grand'mère était devenue avaricieuse... Avaricieuse, à son âge! Combien c'était laid... et triste!!

Ce soir-là, M. et Mme Vieuville soupaient chez des amis; Jeanne et Maurice étaient donc seuls à la maison avec grand'mère. A huit heures, l'aïeule se retira pour la nuit et aussitôt, les enfants montèrent dans leurs chambres, à leur tour. Alors, il se passa une chose que personne n'approuvera assurément: Jeanne et Maurice se rendirent coupables d'une indiscretion, une grande indiscretion que leur jeune âge seul pourrait peut-être excuser. Ils résolurent de découvrir ce que grand'mère faisait dans sa chambre. Tous deux vinrent donc, à pas de loup, jusqu'à sa porte, puis Jeanne s'étant penchée et ayant regardé par le trou de la serrure, fit signe à Maurice: "Regarde!" Ensuite, elle céda sa place à son frère. Maurice, l'œil collé au trou de la serrure, à son tour, vit...

Il vit grand'mère ouvrir une armoire

et en retirer un objet, qu'il reconnut aussitôt pour être un vieux bas. Le pied de ce bas était bourré de quelque chose et ce quelque chose, grand'mère le répandit sur une table: c'était de l'argent! Des pièces blanches et des sous! Cet argent, grand'mère se mit à le compter et Maurice vit clairement un sourire sur les lèvres de l'aïeule, tandis qu'elle comptait ce "*vil métal*". Oui, un sourire, un sourire satisfait, un sourire qui fit bien mal au cœur de l'enfant.

Deux fois, grand'mère compta son argent, ses doigts tremblants s'arrêtant sur chaque billet de banque et sur chaque pièce de monnaie avec un geste caressant. Enfin, elle remit l'argent dans le bas et... est-ce que Maurice se trompait? Mais non; passionnément, grand'mère pressa sur son cœur le bas-banque, tandis qu'un sourire ému errait sur son visage.

Maurice alla rejoindre Jeanne dans sa chambre et tous deux pleurèrent toutes leurs larmes; c'est qu'ils voyaient tomber

leur idole, ces enfants, et cela leur faisait un bien gros chagrin.

Un an se passa, sans incidents dignes d'être mentionnés. Grand'mère allait toujours s'affaiblissant; elle ne pouvait plus marcher maintenant sans le secours d'une canne, et une toux sèche lui déchirait la poitrine constamment. Elle s'acheminait vite et sûrement vers la tombe. Cependant, elle ne se repentait pas; loin de là, car Jeanne et Maurice l'avaient surprise, plus d'une fois, comptant amoureuxment l'argent caché dans le vieux bas. Un autre jour de l'an s'est passé sans que grand'mère ait donné de cadeaux à ses petits-enfants, et on était au 6 janvier, le jour des Rois.

Dans le salon, M. et Mme Vieuville recevaient, en ce moment, deux religieuses, et croyez-le, les Vieuville étaient très honorés de cette visite. Or, tandis qu'on causait, la porte du salon s'ouvrit pour livrer passage à grand'mère, suivie de Jeanne et de Maurice. Aussitôt, les reli-

gieuses se levèrent et vinrent au-devant de l'aïeule; le grand âge commande le respect à tous. Ces vieillards, si près de partir pour le ciel, il semble qu'une auréole mystique les nimbe déjà.

— Mes bonnes Sœurs, dit grand'mère, quand elle se fut assise, je suis contente de vous voir, car j'ai une grande nouvelle à vous annoncer : j'ai atteint, aujourd'hui, le but que je poursuis depuis près de deux ans.

— Nos félicitations, alors, Mme Vieuville! répondit, en souriant, l'ainée des religieuses, qui était la supérieure de son couvent.

— Ma Sœur, reprit grand'mère, vous avez souvent entendu parler, n'est-ce pas, des messes grégoriennes ?

— Mais, sans doute! répondit la supérieure. Les messes grégoriennes ce sont trente messes dites trente jours de suite, et sans interruption, généralement pour le repos de l'âme d'un défunt.

— Oui, Sœur Supérieure . . Eh bien!

voyez-vous ce bas ? dit l'aïeule, en désignant un bas qu'elle retira des plis de sa robe, il contient le prix des messes grégoriennes. J'ai beaucoup économisé et fait des sacrifices pour amasser tout cet argent ; mais, au moins, je suis sûre d'avoir le mérite de ces trente messes, après ma mort, et une âme ne peut rester longtemps dans les flammes du purgatoire quand le Saint Sacrifice a été offert pour elle trente fois de suite, n'est-ce pas ?

Jeanne et Maurice échangèrent un regard, puis ils rougirent et baissèrent les yeux. Combien ils étaient coupables ! Quel jugement téméraire ils avaient fait ! . . . Pauvre grand'mère ! ils l'avaient taxée d'avarice ; dans leur cœur ils l'avaient nommée avare . . . et l'avare était une sainte !!!

— Encore une fois, je vous félicite, Mme Vieuville ! dit la supérieure. Mais, ces trente messes, pourquoi ne les faites-vous pas dire dès maintenant ?

— Dès maintenant ! s'écrièrent-ils tous.

— Mais, oui, dès maintenant, répéta la supérieure, et vous n'en aurez que plus de mérite. . . Il y a le sacrifice d'argent, vous savez ; de plus, vous pourrez assister à ces messes, ainsi que M. et Mme Vieuville et vos petits-enfants. Personne ne pourrait prier avec plus de ferveur pour le repos de votre âme que vous-même, voyez-vous, Mme Vieuville et. . .

L'idée était magnifique et elle fut accueillie avec enthousiasme. Grand'mère remit à la religieuse le vieux bas, contenant et contenu et, deux mois plus tard, les messes grégoriennes furent commencées.

Avec quelle ferveur grand'mère et toute la famille assistèrent à ces trente messes ! Jeanne et Maurice, voulant expier leur jugement téméraire et aussi certaine grande indiscretion qu'ils avaient commise, prièrent comme des anges pour le repos de l'âme de leur aïeule.

Malgré sa grande faiblesse, grand'mère ne manqua pas une seule fois d'as-

sister à ces messes qui se disaient pour le repos de son âme et d'y recevoir la sainte communion. Quelle sublime idée avait eue la bonne religieuse de lui suggérer de faire célébrer les messes grégoriennes, de son vivant !

C'était le trentième jour. La dernière messe avait été dite. *Ite missa est*, avait dit le prêtre officiant, et chacun se préparait à retourner chez soi. M. et Mme Vieuville, Jeanne et Maurice sortent de leurs bancs ; ils sont prêts à partir ; mais grand-mère, toute à ses dévotions, sans doute, ne bouge pas. Droite, presque rigide à son siège, elle semble ne pas s'apercevoir que la messe est terminée. Il faut l'avertir, car il se fait un peu tard et il serait temps qu'elle prit une tasse de café, vu qu'elle est à jeun depuis la veille, ayant communiqué ce matin encore.

Mme Vieuville s'approche de grand-mère et lui pose le doigt sur l'épaule... Grand-mère ne bouge pas... Alors, Mme Vieuville se penche et regarde... Le vi-

sage de l'aïeule est couleur de cire, ses yeux sont mi-clos, et un sourire heureux, mais en quelque sorte figé, est sur ses lèvres : grand'mère est morte, morte en assistant à la dernière messe grégorienne dite pour le repos de son âme. . .

Mortel. . . Mais le mérite de ces trente messes l'a précédée, et grand'mère s'en est allée tout droit au ciel.



# Le Nid

au  
pied  
du  
rocher



...Une centaine de mouches à feu avaient voltigé  
autour du rocher,... (page 71).

## LE NID AU PIED DU ROCHER

**I**L ETAIT cinq heures du soir quand la hase laissa ses petits, couchés dans leur nid, au pied d'un rocher. Dans ce nid, qu'elle-même avait duveté, en arrachant, à pleines dents, sa propre fourrure si blanche et si fine, trois lièvreteaux étaient blottis.

Il lui en coûtait beaucoup à la hase d'abandonner ainsi ses petits; mais ce ne serait que pour peu de temps. Elle allait chercher de la nourriture: des racines de chrysanthèmes, qui croissaient, là-bas, sur les bords d'une rivière aux rives pittoresques et jolies. Non loin du rocher où elle avait fait son nid, il y avait des racines, dont elle pouvait fort bien se nourrir; mais, avouons-le franchement, la hase était un

tant soit peu gourmande, et les racines qui poussaient près de la rivière aux rivages pittoresques et jolis étaient si délicieuses!

Ce n'était pas la première fois qu'elle entreprenait pareille excursion; la semaine précédente encore, elle avait fait le voyage, et même elle avait rapporté à son nid des racines de chrysanthèmes, qui lui avaient duré deux jours entiers. Cependant, elle ne se rappelait pas exactement où coulait la rivière en question, ... (mémoire de lièvre, vous savez, mes enfants!) mais elle se croyait sûre de pouvoir s'y rendre tout droit... presque.

S'assurant, d'un coup d'œil, que ses lièvreteaux dormaient paisiblement, la hase partit. Il fallait se hâter, afin de pouvoir revenir au gîte avant la grande obscurité. Les bois environnants étaient infestés de loups, des loups noirs comme la nuit, dont les yeux jetaient des flammes. Ils venaient par troupes nombreuses... S'ils allaient écraser sous leurs pieds le nid duveté où dormaient ses petits!

Courant comme courent les hases, elle parcourut une longue distance. Oui, elle était dans le bon chemin : ce rocher, qui avait l'air d'un castel en ruines, elle le reconnaissait bien ; ces souches à demi-calcinées, qui affectaient des formes si étranges : ici celle d'un ours debout, là celle d'un lion couché, et, un peu plus loin, cette tête de chevreuil, au splendide panache. Allons ! Un coup de cœur ! Elle finirait bien par arriver à destination !

Soudain, un sifflement lui fit dresser ses longues oreilles, puis elle s'assit toute droite, car elle venait d'apercevoir un joli *siffleux*.

— Où cours-tu si vite, gentille hase ? demanda le *siffleux*, tout en se balançant sur la plus basse branche d'un chêne.

— Je m'en vais chercher de la nourriture, cher *siffleux*, répondit la hase.

— Où cela ?

— Au bord de la Rivière aux Illusions, qui coule non loin d'ici, et où croissent de magnifiques chrysanthèmes.

— Je te souhaite bon voyage ! fit le *sif-fleux*, puis il disparut sous la feuillée du chêne.

Un peu plus loin, la hase se trouva en face d'un renard, et comme elle commençait à croire qu'elle avait peut-être fait fausse route, elle demanda poliment à maître renard :

— M. le Renard, auriez-vous la bonté de me dire si je suis dans le bon chemin ? Je me rends au bord de la rivière aux Illusions.

Le renard s'inclina galamment et répondit :

— Oui, Madame la Hase, vous êtes dans le bon chemin. Quand vous aurez contourné ce lac, que vous apercevez d'ici, prenez par la gauche et vous serez presque aussitôt rendue à la rivière.

— Merci, Monsieur le Renard ! dit la naïve hase.

Mais à peine la hase l'eut-elle quitté, que le renard se mit à rire, en se tenant les côtés.

— Hé! hé! hé! Je viens de lui en jouer un bon tour à cette naïve! Je l'ai envoyée dans un véritable... guépier. Hé! hé! hé!

Pauvre petite hase! Pas du tout méchante elle-même, elle ne se méfiait pas d'autrui. Pourtant, elle devait savoir que le renard est, de sa nature, très malin!

Après avoir contourné le lac, elle prit par la gauche, ses pieds mignons ne faisant aucun bruit sur l'herbe. Bientôt elle allait atteindre la rivière! Quel bonheur! Elle était très inquiète de ses petits, dormant dans leur nid, au pied du rocher, là-bas.

Un grognement de colère lui parvint, tout-à coup, et elle vit, lui barrant le chemin, un porc-épic.

— Eh bien! grogna le porc-épic, s'adressant à la hase et hérissant ses piquants, est-ce que toute la forêt t'appartient, la hase, que tu fonces sur ses habitants, et les déranges dans leur sommeil?

— Oh! pardon, bon Porc-Épic! implorera la hase. Je ne vous ai point vu, bien sûr!

— On fait attention où l'on marche! Moi, c'est la nuit que j'aime à courir les bois; tant que le soleil n'est pas tout à fait couché, je dors. Or, tu m'as éveillé...

— Encore une fois, pardon! dit la hase.

Elle avait un peu peur. Elle savait que les porcs-épics, s'ils sont inoffensifs, ont, tout de même, la réputation d'être fort à pic.

— J'ai bien envie de te donner une petite leçon, la hase, reprit le porc-épic. Tiens! Ça t'apprendra à déranger le porc-épic au milieu de son sommeil!

Ce disant, le méchant lança à la hase une dizaine de ses piquants, qui vinrent s'enfoncer dans les longues oreilles et dans le dos de la pauvre petite.

— Va, maintenant, grogna le porc-épic, et apprends à vivre!

Avec un cri de douleur, la hase s'élança sur la route; mais elle dut s'arrêter presque aussitôt, tant étaient vives les douleurs que lui causaient les piquants que lui avait lancés le porc-épic. Elle essaya de les

enlever avec ses petites pattes, mais au lieu de les enlever, elle ne faisait que les enfoncer davantage.

Alors, elle se mit à gémir.

Et comme elle gémissait, un chat sauvage passa près d'elle en la frôlant.

— O cher beau Chat Sauvage! dit la hase. Reste un peu auprès de moi, veux-tu? Je souffre horriblement, à cause de longs piquants que m'a jetés un méchant porc-épic. Reste près de moi, n'est-ce pas; ta sympathie me sera si précieuse!

Mais le chat sauvage émit une sorte de miaulement, puis, ayant craché au visage de la hase, il s'enfuit à travers les broussailles.

— Oh! le méchant! s'écria la hase, et elle se mit à gémir de plus en plus fort.

— Qu'as-tu à pleurer ainsi? fit une voix; et la hase ayant tourné la tête, aperçut un rat musqué, qui la regardait avec compassion.

— Que je souffre! Que je souffre, cher Rat Musqué! sanglota-t-elle. Ces piquants...

— Ah! je comprends! s'écria le rat musqué. Tu as eu maille à partir avec un porc-épic, hein? On ne s'amuse pas avec ces êtres-là. Tu devrais être plus distinguée que de causer avec un porc... fût-il épic, la Hase!

— Mais, je n'ai pas causé avec lui, cher Rat Musqué! Un renard m'a dit de me diriger vers la gauche, et je ne savais pas, moi, qu'il y avait là un porc-épic.

— Un renard, dis-tu?... Comment! Tu t'es fiée à un renard! Ha! ha! ha! Eh bien! laisse-moi te dire, la hase, que tu es, pour le moins, naïve! Ne sais-tu donc pas que les renards sont les êtres les plus rusés de la forêt?

— Oh! Que je souffre! Que je souffre! pleura la hase.

— Je le vois bien! Si tu veux, je vais, avec mes dents blanches, fines et pointues, arracher ces piquants qui te martyrisent?

Bientôt, il ne restait plus un seul piquant dans les oreilles et sur le dos de la hase.

— Merci! Oh! merci, cher Rat Musqué, mon excellent ami! s'écria-t-elle. Jamais je n'oublierai...

— Mémoire de lièvre... murmura le rat musqué, sous sa fine moustache.

— Que dis-tu? questionna la hase.

— Rien, oh! rien... Je suis content de t'avoir rendu service. Au revoir, la hase! dit le rat musqué, puis il disparut sous les hautes herbes.

La hase continua son chemin; mais la fatigue commençait à se faire sentir. Parvenue au sommet d'une coline, elle se coucha, afin de se reposer un peu.

Elle n'eût pu choisir un endroit plus pittoresque pour se reposer. De la colline, elle dominait le plus sauvage et le plus beau paysage qui soit. On apercevait une spacieuse vallée, enserrée d'immenses montagnes, à l'aspect le plus imposant, qui se miraient dans un lac à l'eau claire et limpide. Ces rochers, dont les nuances allaient du gris-perle au gris-ardoise, de l'ocre le plus pâle au brun le plus foncé,

étaient parsemés de touffes d'arbres de toutes les nuances du vert. A côté d'ormes, de trembles, de peupliers, au feuillage d'un vert tendre, se dressaient des sapins presque noirs, puis des érables, dont quelques-uns commençaient déjà à revêtir leur tojlette de l'automne. Des lierres sauvages se cramponnaient aux froids rochers et retombaient ensuite, comme des franges. Sur le lac, de larges feuilles de nénuphar, semblables à de légères embarcations, se balançaient doucement, chaque feuille supportant une fleur jaune ou blanche. Du côté droit de la vallée était un chemin bordé de boutons d'or et de marguerites, et qui se déroulait jusqu'au sommet d'un majestueux rocher, là-bas, tout là-bas.

La hase, les yeux fixés sur le splendide panorama, ne vit pas s'approcher une grande ombre; mais le bruit d'une branche piétinée et cassée parvint à son oreille. Vite, elle se dressa sur son séant et regarda... Aussitôt posant sa patte droite

sur son cœur, elle salua, jusqu'à terre, le nouvel arrivé.

— Salut à vous, élégant Chevreuil ! dit-elle. Quel honneur, et quel bonheur c'est, pour moi, de vous rencontrer !

— Que fais-tu ici, gentille hase ? demanda le chevreuil.

— J'admire le paysage, tout en me reposant, répondit-elle. Mais, auriez-vous la bonté de me dire, illustre Chevreuil, si je suis encore loin de la rivière, aux bords pittoresques et jolis, qui coule dans ce bois ?

— Tu veux parler de la rivière aux Illusions, sans doute ?

— Oui, gracieux Coursier, fit la hase.

— Eh bien ! tu en es encore bien loin, ma bonne !

— Vraiment !

— Si tu veux être de retour chez toi avant l'obscurité... Mais, d'abord, d'où viens-tu ?

— Je demeure au pied du rocher connu sous le nom du Sphinx... Vous savez, ce

rocher qui paraît être surmonté d'une face humaine?

— Oui! Oui! Je sais!... Tu viens de bien loin, la hase, et si tu tiens à coucher chez toi ce soir, je te conseille fortement d'y retourner sans retard. Je le répète, la rivière aux Illusions est bien loin d'ici; tu t'es égarée, pauvre petite!

— Et j'ai laissé mes petits, là-bas!... Les loups... murmura la hase. Merci pour votre conseil, gracieux chevreuil, ajouta-t-elle; je retourne, sans perdre un instant... et puissè-je retrouver mes chers lièvreteaux tels que je les ai laissés!

A la course, la hase partit dans la direction du rocher, au pied duquel elle avait laissé ses petits, dormant paisiblement. L'obscurité tombait vite, et déjà les loups se promenaient dans la forêt. La hase en rencontra plusieurs, qui, hurlant, cherchaient leur proie.

Combien elle regrettait avoir cédé à la gourmandise et d'avoir, pour la satisfaire, abandonné ses petits! Jamais, non,

jamais plus, cela ne lui arrivera maintenant!

Si, au moins, elle pouvait retrouver ses lièvreteaux en sûreté !!

Déjà elle aperçoit le rocher... Mais... Les loups... Oui, ils sont là, une bande entière, non loin du nid où reposent ses petits... Ces pauvres mignons! Ils vont sûrement être piétinés sous les pieds des fauves!

Les loups s'approchaient toujours davantage du rocher... La hase n'aurait pu les compter, mais ils étaient nombreux. Ils s'approchent encore... Tout près de ces arbustes est le nid de ses lièvreteaux; ils seront écrasés... et par sa faute, à elle, la hase. Si elle était restée auprès d'eux, elle eût pu les enlever de leur nid et les porter jusqu'au sommet du rocher, hors de l'atteinte des loups... Que de reproches elle se faisait, en ce moment, cette pauvre mère!

Les loups s'approchent encore... C'est fini, cette fois!... Mais, soudain, voilà qu'ils reculent, comme effrayés, puis ils se dispersent dans la forêt.

Qu'est-il arrivé?... La hase, en trois bonds, arrive auprès de son nid, et elle voit... Pendant son absence, alors qu'elle courait la forêt, ayant laissé ses lièvreteaux, pour satisfaire sa gourmandise, on veillait sur les petits abandonnés...

Depuis le moment de son départ, une centaine de mouches-à-feu avaient voltigé autour du rocher, puis, voyant le danger que couraient les lièvreteaux d'être dévorés par les loups, elles s'étaient groupées autour du nid et elles avaient propagé leurs feux en tous sens, sachant bien que les carnassiers fuient la lumière et ne se livrent au carnage qu'à la faveur de l'ombre.

La hase, vous le pensez bien, voua aux aimables et charitables mouches-à-feu une reconnaissance éternelle.

Pauvre petite hase! Elle avait reçu une inoubliable leçon. Plus de gourmandise, dorénavant! Elle renonçait, pour toujours, aux racines de chrysanthèmes; elle saurait se contenter de celles qui croissaient près du rocher, au pied duquel dormaient ses petits lièvreteaux.



## Le Parapluie de famille



Mais bientôt le vent s'éleva et se mit à souffler...  
Il s'engouffra dans le parapluie... (page 81)

## LE PARAPLUIE DE FAMILLE

**M**ONSIEUR et madame Sansoucy achevaient de diner, quand on apporta le courrier. Il y avait une lettre pour M. Sansoucy, dont il reconnut l'écriture; c'était celle de sa tante, Mlle de Chesnevert. Comme il savait à peu près ce que contenait cette lettre, il ouvrit d'abord son journal et se mit à parcourir les articles sur la Bourse. M. Sansoucy était un riche financier et c'est pourquoi la Bourse l'intéressait plus que toute autre chose.

Mme Sansoucy, elle aussi, ouvrit un journal et en parcourut les faits divers. Elle allait jeter là la feuille, quand l'annonce suivante frappa ses yeux :

"L'agence Cook mettra en circulation demain, les billets pour le voyage en Alas-

ka, dont il a été dit quelques mots déjà. Départ, le dix courant. Pour renseignements, s'adresser à l'Agence."

— Oh! s'écria Mme Sansoucy. Vois donc, mon mari: un voyage en Alaska. C'est le voyage que je désire faire par-dessus tous! Rien ne nous retient ici; partons! Allons-y!

— Ma chère, répondit M. Sansoucy, tu dis que rien ne nous retient ici; il me semble pourtant que nos deux enfants, Marcel et André...

— Je sais! Je sais! Mais nous pouvons les confier à ta tante de Chesnevert. Il y a longtemps qu'elle nous supplie de lui laisser avoir les enfants. Dans sa grande maison, remplie de domestiques, ils ne seront guère encombrants.

— Cependant, ma femme, un voyage en Alaska ne se fait pas en huit jours; nous serions absents au moins quatre mois... Nous ne pouvons abandonner nos enfants ainsi.

— Abandonner! Qui parle de les abandonner? Ta tante de Chesnevert demande

Marcel et André dans toutes ses lettres, tu le sais bien.

— Au fait, s'écria M. Sansoucy, je n'ai pas encore pris connaissance de sa lettre de ce matin!

Il ouvrit la lettre de sa tante et la lut. Encore, elle réclamait les enfants, et même, cette fois, elle menaçait de les déshériter tous, s'ils ne se rendaient pas à sa demande.

Quoiqu'à contre cœur, M. Sansoucy se rendit au désir de sa femme et de sa tante; Marcel et André furent envoyés à leur tante de Chesnevert, et les Sansoucy, six jours plus tard, partirent pour l'Alaska. Mme Sansoucy était au comble de la joie: l'Alaska, le Détroit de Behring, sur lequel il y aurait une excursion, non sans dangers!

M. Sansoucy n'était pas aussi satisfait que cela, lui. Il se disait:

— Quand la Providence nous donne des enfants, elle nous dicte le devoir de veiller sur eux. S'il y avait eu moyen, nous les

aurions emmenés avec nous; mais les chers petits mourraient, dans ce froid climat!

## II

Marcel avait sept ans et André en avait cinq. C'était deux charmants enfants, chéris de leurs parents. Car, je ne voudrais pas vous donner une idée erronée de Mme Sansoucy; elle aurait renoncé au voyage en Alaska, plutôt que de laisser ses enfants sous une protection douteuse. La grand'tante affolait des petits et on pouvait les lui confier sans crainte, assurément!

Tout d'abord, Mlle de Chesnevert se rendit véritablement esclave de Marcel et d'André; elle ne pouvait souffrir qu'ils fussent hors de sa vue, même pour un instant. Mais, au bout d'une huitaine de jours de ce régime, elle reprit ses habitudes, donnant des réceptions et acceptant des invitations aux environs. Les enfants, laissés aux soins des domestiques, ne s'en portèrent pas plus mal.

Mlle de Chesnevert se préparait à partir. Elle frappa sur un timbre, et Mélie, à qui avait été préposé la garde des enfants, fut mandée.

— Mélie, dit Mlle de Chesnevert, je partirai, vers les dix heures, pour me rendre chez les d'Aspic. Il est probable que j'y passerai la nuit et ne reviendrai que demain, dans la matinée. Ayez bien soin des enfants.

— Que Mademoiselle soit sans inquiétude, répondit Mélie; je prendrai bien soin d'eux!

— Veillez à ce qu'ils ne s'ennuient pas; je sais, d'ailleurs, que je puis avoir confiance en vous.

— Merci, Mademoiselle! répondit la bonne.

Marcel et André, habitués maintenant aux départs presque journaliers de leur tante, n'en furent pas attristés; même, Marcel avait l'air tout joyeux, car il avait un projet en tête, projet que favorisait le départ de Mlle de Chesnevert.

— Mélie, dit Marcel, qu'est-ce qu'il y a dans cette grande chambre, en haut ; celle qui est toujours fermée au cadenas ?

— Oh ! C'est le grenier, M. Marcel. Il y a là des *vieilleries*. . . Je vais aller chercher la clef du grenier, si vous le désirez, mes chéris, ajouta-t-elle, se rappelant que Mlle de Chesnevert lui avait recommandé de voir à ce que les enfants ne s'ennuient pas.

Le grenier contenait, en effet, seulement des "vieilleries" ; ce n'était pas intéressant, en fin de compte. Marcel et André, déçus, allaient quitter la chambre, quand, dans un coin, ils aperçurent un immense parapluie.

— Oh ! Le grand parapluie ! s'écria André.

— C'est un parapluie de famille, expliqua Mélie, en l'ouvrant tout grand. Autrefois, les cultivateurs se servaient de ces parapluies, quand ils devaient aller à l'église en voiture, et au loin, à la pluie

battante souvent. Toute une famille s'abritait dessous.

— André, dit Marcel, le parapluie nous ferait une belle tente; emportons-le au jardin!

Mais le parapluie était très lourd pour les enfants et Mélie l'emporta elle-même. Avec une bêche, elle creusa un trou dans la terre et y planta le parapluie ouvert. Sous cette tente improvisée, elle servit le goûter aux petits, puis voyant qu'ils s'amusaient bien, elle les laissa seuls au jardin.

### III

Les enfants, sous leur tente, s'amusaient si bien, en effet, qu'ils ne voulurent pas la quitter, même pour le souper, que Mélie, toujours complaisante, leur servit, comme elle avait servi le goûter.

Vers les sept heures du soir, une brise légère s'éleva. Le parapluie gémit, puis, sous la poussée du vent, s'arracha du sol.

Les enfants s'y suspendirent et le ramenèrent à terre.

— Tiens! dit Marcel. Le parapluie qui devient ballon! Attends-moi ici, André; je reviens tout de suite.

Marcel revint bientôt, en effet, et il retira de sa poche une longue et forte ficelle.

— André, attachons-nous au parapluie-ballon; il nous promènera audessus du jardin.

Cette suggestion plut infiniment à André, qui battit des mains, et les enfants se ficelèrent au parapluie. La ficelle, résistante, fut enroulée autour d'eux, sous leurs bras, et attachée d'un nœud, qui leur parut solide.

Tout d'abord, un souffle léger prit le ballon improvisé, le souleva de terre et balança doucement les enfants, qui riaient à gorge déployée... Non, non, jamais ils ne s'étaient tant amusés!...

Mais bientôt, le vent s'éleva et se mit à souffler... Il s'engouffra dans le parapluie... qu'il emporta, en une volée verti-

gineuse, dans l'espace, que la nuit assombrissait déjà.

Pauvre Marcel! Pauvre André!

.....

Où était Mélie, leur bonne, qui avait tant promis de prendre soin d'eux?

Où était leur tante de Chesnevert, qui les avait tant réclamés de leurs parents?...

Où étaient leurs parents, M. et Mme Sansoucy, à cette heure où leurs enfants s'envolaient à une mort certaine?...

#### IV

Si Marcel et André n'avaient été ficelés au parapluie, ils auraient lâché prise, quand le vent l'emporta; mais, attachés solidement, ne formant qu'un avec le parapluie, ils furent emportés en une folle envolée. Plus ils s'élevaient dans les airs, plus fort soufflait le vent et plus grande devenait la vitesse de leur aviation.

Toute la nuit, et avec plus de vitesse que le plus rapide wagon, ils voyagèrent dans les airs. Il pouvait être six heures du

matin, le lendemain, quand Marcel s'aperçut que la ficelle qui les retenait au parapluie commençait à se dérouler; le nœud ayant été imparfaitement fait, probablement.

La ficelle se déroula bientôt tout à fait... Les enfants, cramponnés à la monture du parapluie, à plus de 1500 pieds de terre, n'auraient pas longtemps la force de se maintenir. Le ballon improvisé passa, tout à coup, dans une certaine zone où le vent soufflait en tempête. Le parapluie se replia à l'envers et, telle une épave s'effondrant dans l'abîme, il descendit vers le sol... C'était fini!... Une chute de 1500 pieds; ce serait la mort!...

— Nous tombons! s'écria Marcel, qui abaissa ses regards vers la terre, où ils allaient trouver la mort. Il vit que leur ballon avait fait naufrage au-dessus d'un lac immense, une mer.

— Nous allons nous noyer, se dit Marcel. O papa! O maman!

## V

Le parapluie continuait à descendre; telle qu'avait été l'envolée, la chute fut vertigineuse. André, ses forces épuisées, lâcha prise. Le parapluie partit et alla se perdre au loin. Le choc avait fait lâcher prise aussi à Marcel et les deux enfants furent précipités dans le lac, jusqu'au fond duquel ils plongèrent... Ils revinrent bientôt à la surface et, instinctivement leurs mains se cramponnèrent au seul objet qui flottait à sa surface. Cet objet était un grand pétrel, qui prenait ses ébats; mais il n'était pas seul: un autre pétrel nageait, tout près. Il s'approcha curieusement pour regarder les petits naufragés.

— Embarquons! dit Marcel à André. Les oiseaux vont nous porter au rivage!

Le rivage semblait bien, bien loin; on n'en distinguait que les lignes confuses à l'horizon.

Marcel et André se couchèrent sur les pétrels et se cramponnèrent à leurs cous.

Ils furent balancés par la vague, qui semblait devoir les porter à terre.

Le pétrel, mes enfants, est un oiseau au plumage blanc et noir, dont les ailes ont une grande envergure. Le pétrel se nourrit de poissons; il se sent donc aussi à l'aise dans l'eau que sur le sol. Il s'élève difficilement en l'air, une fois qu'il s'est posé sur le sol ou dans l'eau, justement à cause de ses immenses ailes. Sur l'eau, il attend le moment où la lame le soulève, pour s'élever en l'air.

Une lame monstrueuse arriva enfin; Marcel et André crurent qu'il en était fait d'eux... Mais cette lame, les pétrels l'attendaient depuis longtemps sans doute, car ils prirent leur essor, se dirigeant vers l'ouest-nord.

Les enfants, toujours cramponnés aux cous des pétrels, virent l'aspect du paysage changer avec une extrême rapidité... Bientôt, toute végétation disparut et ils ne virent que des montagnes aux pics neigeux... puis l'immensité glacée...

Marcel, malgré son jeune âge, avait lu des récits d'aventures.

— Les pétrels nous amènent vers le pôle nord, pensa-t-il, et nous y mourrons de froid et de faim.

Le froid devenait intense, en effet ; mais le vol des pétrels devenait moins rapide.

Fatigués, les pétrels descendirent bientôt vers un énorme glacier, dont la base allait se perdre dans les eaux noires de la mer... Puis, Marcel et André eurent la sensation d'être projetés de très haut... et ils perdirent connaissance...

C'était le commencement de la fin...

## VI

Le jour de l'excursion sur le détroit de Behring, tant rêvé par Mme Sansoucy, arriva enfin. Cette excursion n'était pas sans dangers et, au dernier moment, plusieurs des excursionnistes refusèrent d'y prendre part. Mme Sansoucy fut tentée d'y renoncer, elle aussi ; mais, comme son mari avait l'air décidé de s'aventurer, elle résolut de l'accompagner.

On partit en traîneaux-bateaux à voile. Ces traîneaux, qui pouvaient être convertis en embarcations, à un moment donné, étaient munis de voiles, qui se tendaient au vent et les faisaient glisser sur la plaine glacée.

Le détroit de Behring ne se congèle pas complètement, dans toute sa largeur, mes enfants; il y a de larges flaques d'eau à traverser, de place en place. Les traîneaux deviennent alors des bateaux et, non sans courir de bien grands dangers, on traverse ces mares d'eau, noire comme de l'encre, et dont la profondeur donne le frisson. Les guides sautent sur la glace ensuite, ils hissent les traîneaux et on poursuit son chemin.

Les excursionnistes, mis en joie par le soleil brillant et une température très supportable, jouissaient de l'aventure. Le but de l'excursion était une île, située à plusieurs milles de la côte, et ayant nom: "l'Île aux Walrus".

— Je n'ai jamais vu de si grands oi-

seaux! s'écria, tout à coup, Mme Sansoucy.

— Ce sont des pétrels, répondit son mari, et comme ils sont nombreux!

— En voilà deux qui ont l'air d'être bien fatigués! dit une des excursionnistes. Voyez donc! Voyez donc! On dirait qu'ils vont se poser sur cet énorme glacier, là-bas!

M. Sansoucy dirigea les verres de sa lunette marine dans la direction qu'avaient prise les pétrels. Un cri lui échappa:

— Ciel!... Je ne me trompe pas... Les pétrels portent quelque chose sur leur dos!... On dirait des enfants!

— Oui! Oui! répondit quelqu'un. Et ces enfants ne sont peut-être pas morts!

— Il faut aller à leur secours! s'écria M. Sansoucy. Regardez: ils viennent d'être précipités sur cet énorme glacier!

— Aller à leur secours est dangereux.

— Comment gravir ce glacier?

— Qu'importe le danger! répondit M. Sansoucy. Moi, j'irai!

— Et moi aussi! Et moi aussi! répon-

dirent trois ou quatre excursionnistes. Mme Sansoucy avait pâli.

— Je t'en prie, mon mari, ne va pas risquer ta vie pour chercher, sur ce glacier, deux petits cadavres! s'écria-t-elle. Songe à moi, je t'en prie! Songe à nos deux enfants Marcel et André, qui seraient orphelins!

Mais, c'est justement parce que M. Sansoucy avait une vision de Marcel et André, en sûreté, avec leur tante de Chesnevert, qu'il allait au secours de ces pauvres enfants que les pétrels avaient jetés sur le glacier... Leurs parents les pleuraient peut-être comme morts; s'ils vivaient encore, il les sauverait.

L'espace me manque pour vous raconter en détails les dangers que les dévoués excursionnistes eurent à surmonter, avant de parvenir au faite du glacier. On y parvint enfin, et voici ce qu'on aperçut: les pétrels, épuisés, les ailes largement étendues, gisaient sur le sol, et, non loin d'eux, deux enfants...

— Ces pauvres petits êtres! s'écria M. Sansoucy.

Il se pencha sur les enfants... puis un cri, que ceux qui étaient présents n'oublièrent jamais, s'échappa de sa poitrine:

— Dieu tout-puissant! C'est Marcel!  
C'est André!

Vite on enveloppa les petits naufragés, qui respiraient encore, dans de chaudes couvertures, puis on se laissa glisser le long du glacier et on revint aux traîneaux, qui s'étaient arrêtés; car cet incident dramatique mettait fin à l'excursion.

Mme Sansoucy accourut au-devant de son mari, qui portait dans ses bras Marcel, dont le visage était recouvert d'un pan de la couverture.

— Vivent-ils, au moins, ces pauvres malheureux enfants pour qui tu as risqué ta vie? demanda-t-elle, ne se doutant pas, certes, que ces enfants fussent les siens.

— Ils vivent, répondit M. Sansoucy, d'un voix tremblante. Vite, retournons à terre, car leur état réclame des soins immédiats!

Ce ne fut que lorsque Marcel et André furent considérés hors de danger que M. Sansoucy dévoila leur identité. La surprise douloureuse que ressentit Mme Sansoucy fut si grande, qu'elle perdit connaissance. Mais on l'emmena auprès des lits où reposaient paisiblement les mignons; la vue de Marcel et d'André la consola bientôt.

Mlle de Chesnevert, bien malade au lit depuis la disparition des enfants, reçut quelques jours plus tard, une dépêche ainsi conçue :

“Marcel et André retrouvés.  
Arriverons bientôt”.

Cette dépêche rendit la vie à Mlle de Chesnevert.

Quant à Marcel et à André, si vous demandez à André aujourd'hui :

— Qu'est-ce qu'un parapluie de famille?

— C'est un ballon... répond le cher petit.

— Non dirigeable, ajoute, infailliblement Marcel.



## TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES
Préface .....	II
La reine de Nainville .....	13
Grivette .....	31
L'avare .....	43
Le nid au pied du rocher .....	57
Le parapluie de famille .....	73